

VOUS PROPOSE :

FAUST

de Alexandre Sokourov avec Johannes Zeller, Anton Adasinskiy, Isolda Dychauk

Russie – Sortie : 20 juin 2012

V.O.S.T. – 2h14

★ Lion d'Or Mostra de Venise 2011 ★

Alexandre Sokourov recule encore les limites de l'exigence avec ce film où l'action ne le cède pas aux conventions théâtrales. Un regard philosophique sur le monde.

On n'en aura jamais fini avec Faust. Sans doute parce qu'on trouve peu ou prou de lui en chacun de nous. On ne pense pas tant au personnage dont on a quelques traces relevant de l'imaginaire historique lié à l'Allemagne du XVI^e siècle mais au pari qui lui est attaché. L'homme va vendre son âme au diable, en échange de quoi il sera comblé en ce qui concerne sa chair et son esprit. La littérature peut sans peine traiter à la fois du corps, de la tête et de l'âme. La preuve en état Marlowe, Lessing et plusieurs autres. Dont Goethe bien sûr, qui consacra un petit demi-siècle de travail à accoucher de son poème dramatique foisonnant et protéiforme (les rares représentations complètes peuvent s'étendre sur près d'une semaine).

Dans les autres arts, c'est disons, plus complexe. A leur tour les musiciens s'y mirent, généralement dans le goût romantique du XIX^e siècle, Berlioz, Schumann, Liszt, Gounod. La peinture trouva en Delacroix un de ses chantres les plus inspirés par le thème. On n'ignore pas que le cinéma, ce coucou qui fait feu de tout nid, exploita le filon dès Méliès. Si cette version témoignait davantage des dons d'enchanteur et de magicien de son auteur que de la quête d'une spiritualité qui ne serait pas sautillante, force est de constater que la tentative de retrouver Goethe en son plus haut, signée de Murnau en 1926, frappa tant les esprits qu'elle donna naissance à la thèse de doctorat d'Eric Rohmer, « l'Organisation de l'espace dans le *Faust* de Murnau ».

Il n'en fallait sans doute par moins pour qu'Alexandre Sokourov parvienne à mettre la touche finale à un autre monument, sa propre œuvre. Elle comporte plusieurs dizaines de titres, des documentaires comme des actions, mais il lui manquait une clef de voûte. La voici sous la forme de cette tétralogie sur la nature du pouvoir qui s'est déployée devant nous, *Moloch* (1999), *Taunus* (2000), *le Soleil* (2005) et maintenant ce nouvel et dernier opus. Nous l'avons vu deux fois, la première étant à Venise alors que nous saluions ce Lion d'or qui nous paraissait incontestable tant l'œuvre nous avait semblé insurpassable. Une deuxième vision est loin d'en avoir tari les mérites, nous convainquant de l'inanité d'en rendre compte sinon au fil des pages comme on peut le faire dans de rares revues de cinéma. Tout ici est somptueux, à commencer par la qualité de l'interprétation rendant justice à cette langue allemande qui ratisse tout sur son passage. Encore davantage, c'est du cinéma, sans doute ce qu'on a pu voir de plus pur cette année depuis *le Cheval de Turin* de Béla Tarr. La caméra, tenue par Bruno Delbonnel en personne, nous rend le magique familier et le familier magique. Même un simple et unique plan de vulve, chaste, fait penser à une Vénus de Botticelli. Si l'âme daignait fournir des preuves de son existence, Sokourov l'aurait découverte.

Jean Roy – *l'Humanité* 20 juin 2012

«Ce serait l'affaire d'un mois de tranquillité, et l'œuvre surgirait du sol, comme un grand essaim de champignons, à la grande stupéfaction et au grand scandale du monde», écrit Goethe à Schiller en juillet 1797 alors qu'il se remet à travailler sur le *Faust* dont il a déjà publié une première version. Sokourov, lui, parle de son film, lion d'or 2011 à Venise, comme d'«un arbre qu'il faut laisser pousser». Le texte et les images s'enracinent dans une même tourbe fertile nourrie de la décomposition universelle. «Pénétrer avec transport par la pensée jusqu'à la moelle de la terre», lit-on dans la pièce et, à la fin du film, Faust est secoué d'un rire communicatif devant un geyser d'eau brûlante éjaculée par un trou dans la terre.

Du «Prologue dans le ciel» figuré par le dramaturge allemand en ouverture de sa tragédie où discutent le Seigneur et le Diable ne reste ici, après le générique, qu'un miroir pendulaire suspendu aux voûtes du cosmos, reflétant l'azur et les nuages. Là-haut, il n'y a rien, ni personne. La relecture du mythe grandiose par le cinéaste russe écrase le destin sulfureux du docteur Faust, de Méphistophélès et de l'innocente Margarete dans l'étroite volumétrie d'un monde matériel, lui-même comme compressé par la force gravitationnelle, l'attraction irrésistible de toute chose vers le bas.

La prolifération horizontale de l'«essaim de champignons», organisme bizarre, ni végétal ni animal, proche de la rouille, de la moisissure ou de certaines levures, convient beaucoup plus que l'arbre à l'univers de Sokourov. Les personnages sont ainsi constamment courbés, pliés en deux alors qu'ils trottent, ou sont entassés en grappes sous des plafonds bas, acculés dans des recoins de pièces exiguës, bloqués dans des tunnels absurdes, livrés à des pérégrinations hésitantes dans les boyaux de la ville qui semblent toujours se déverser in fine dans les parages du cimetière ou en direction d'invisibles champs de bataille zébrés d'épouvantes.

Qu'il s'agisse des soldats exténués que l'on voit aborder l'entrée de la cité close, le casque de traviole ou de cette caravane de juifs orthodoxes qui hésitent sur le chemin à prendre, visiblement perdus entre deux seuils de relégation, qu'il s'agisse de ces habitants dépossédés de tous leurs biens, ruinés par l'usure, du trafic incessant de charrettes portant cercueils ou malades de la lèpre, le chaos et la panique battent le pavé du film, mais sans jamais, cependant, occuper le terrain primordial du tourment désaxé du personnage titre.

Celui-là, homme à trogne aimable, un peu loufoque, on l'a vu plonger le nez et les mains dans les viscères d'un cadavre écorché, cherchant le siège de l'âme. Dans la tête ? Le cœur ? Les pieds ? Ecœuré de ne rencontrer que pourrissement et puanteur, il sort. Le hasard de la promenade et surtout le besoin de trouver de l'argent le conduisent bientôt chez son père, un médecin rebouteux qui soigne les pauvres, puis dans l'ancre d'un prêteur sur gages chez qui il tente de placer une grosse bague. Ce dernier est Méphistophélès qu'une séquence dans un bain de lavandière va bientôt dénuder, révélant son corps de monstre asexué portant sur le postérieur plissé de fanons gras un pénis de garçonnet. Faust est tout à la fois horrifié et attiré par ce personnage qui ne va plus le lâcher, l'entraînant dans une vertigineuse divagation où les questionnements philosophiques du texte original déployé avec tant de douleurs par Goethe, qui y travailla sans relâche pendant des années, se déchirent en lambeaux de phrases incohérentes, sentences marmonnées sous formes d'apartés ou d'énigmes pensives glissées dans la jointure des plans, en voix off d'outre-tombe.

Sokourov présente ce *Faust* comme le point d'orgue d'une tétralogie sur la nature malade du pouvoir, rassemblant *Moloch* (1999), *Taurus* (2000) et *le Soleil* (2005), soit successivement Hitler dans son repaire de Berchtesgaden, les derniers jours du révolutionnaire impotent Lénine et l'empereur japonais Hirohito déchu de son trône de dieu vivant par les vainqueurs alliés.

Ce *Faust* peut être vu comme une longue marche émaillée de péripéties qui sont toutes aussi de somptueux événements optiques, quand cadre, lumière, couleur semblent arracher à l'emprise du récit leur liberté d'action, s'amusant chacun à dérégler le continuum de la mise en scène. Le film va de l'avant, fait une boucle, emprunte raccourcis et collines, puis repart de biais comme irrésistiblement attiré par le pôle magnétique du néant. Tout alors devient transport, stase, syncope, rêve et morsure. Sur l'axe du visible, l'élan du mythe revisité engendre une série d'images de plus en plus saisissantes et dilatées - face de têtard fœtal du monstueux homonculus jeté sur le pavé, visage et sexe de la jeune vierge Margarete explorés dans une lumière dorée, paysage noirâtre et glacial de la fin, Walpurgis sans sabbat mais bouleversante par l'amas des jeunes hommes morts trop tôt qui y pleurent au bord de l'eau...

Alexandre Sokourov n'illustre jamais le drame, il le rejoue en profondeur en le plaçant hors du théâtre et dans le plein champ du cinéma. Ici, l'individu désacralisé triomphe des ruses du mythe rédempteur et s'en va, damné et hilare, propager le Mal à travers les siècles futurs sans le secours d'aucun dieu ni l'aiguillon d'aucun diable. La chute est latérale et la chorégraphie générale du récit consiste à transformer chaque personnage en passant pressé qui essaierait de prendre la caméra de vitesse pour échapper à un regard qui mesure l'amplitude de la perte.

Sokourov, visionnaire et en même temps englué dans un soutien indéfectible à Vladimir Poutine, se place dans la position de l'Ange de l'Histoire, tel que le décrit Walter Benjamin, le visage tordu d'angoisse tourné vers le passé, mais le corps poussé violemment, de dos, en direction de l'avenir, tandis que souffle sur lui la tempête du progrès et que s'accumulent à ses pieds les monceaux de ruines.

Didier Péron – Libération 19 juin 2012

PROCHAINE SÉANCE :
Lundi 19 novembre 2012 à 21 h

NOCES de Philippe Béziat

Court métrage : MONSIEUR WILLIAM de Patricia Stroud - France 2011, Animation N & B & Couleur, Français. 4' - Scénario : Jean-Roger Caussimon. Musique : Léo Ferré. Ce film d'animation illustre la chanson *Monsieur William* écrite en 1950 par Jean-Roger Caussimon et mise en musique par Léo Ferré. Un film noir pour une chanson noire. Mention spéciale du jury Anifest India (Mumbai - Inde - 2011)

